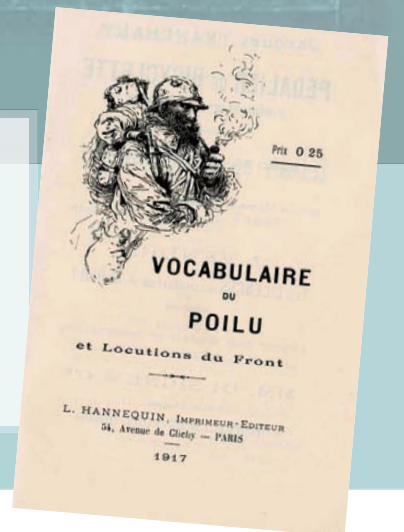


Le parler des poilus

Formidable brassage de populations et donc de langues, de patois et d'argot, la Première Guerre mondiale a permis à tout un ensemble de mots et d'expressions nouvelles de s'intégrer dans le vocabulaire usuel des Français. Petit lexique (non exhaustif).



As

A l'origine, c'est bien sûr la carte qui permet de tout rafler dans une partie, et avant-guerre, la presse sportive naissante a repris le mot pour désigner un joueur dont l'action est décisive dans un match. La guerre entamée, les journalistes recyclent leur vocabulaire sportif pour l'adapter à la situation, et affublent bientôt les aviateurs de l'épithète d'"as", décerné après 5 victoires homologuées. Le plus grand as français est René Fonck (75 victoires), mais "l'as des as" est l'Allemand Von Richthofen (80 victoires). A Cherbourg, on a aussi les "as de Pique", qui sont les soldats du 25^e d'infanterie, commandés à partir de 1915 par le lieutenant-colonel Pique...

Le mot Boche passe dans le langage courant pendant la Première Guerre mondiale. Collection privée.



Barda

Le barda'a en arabe, c'est le bât rembourré porté par un âne ou une mule. Le mot est utilisé par les soldats français qui avant la guerre, font leur service militaire en Algérie. Mais il est vraiment popularisé pendant la guerre, quand les poilus se l'approprient pour désigner le sac qu'ils portent sur le dos et dans lequel ils entassent objets réglementaires et personnels, le tout finissant par peser un certain poids.

Boche et chleuh

Avant la guerre, on connaît déjà le terme "boche", mais celui-ci a plusieurs origines et significations. Un Alboche, c'est d'abord quelqu'un qui a la tête un peu dure : on associe Alboche à Allemand, et finalement on laisse tomber la première syllabe pour ne plus garder que "boche". Autre origine possible, le vocabulaire des prostituées parisiennes qui dans la deuxième moitié du XIX^e siècle appellent "boche" tous ceux qui passent à leurs yeux pour de mauvais sujets... Evidemment, c'est la Première Guerre mondiale qui va faire passer le mot dans le vocabulaire courant des Français. Dans la même veine, il y a aussi "chleuh" (ou encore "schleu"), qui désigne à l'origine une tribu marocaine colonisée par les Français au début du XX^e siècle. Ce sont les membres de cette tribu qui se nomment eux-mêmes les "chleuhs". Et les Français désignent bientôt sous ce terme toutes les tribus dont ils ne comprennent pas la langue... et donc les Allemands pendant la guerre.

Bourrage de crâne

C'est une expression née pendant la Première Guerre mondiale, et ce sont les poilus qui lui ont donné vie pour désigner l'extraordinaire campagne de désinformation et de censure menée autour de tous les sujets concernant la guerre : les pertes effroyables, la vie quotidienne impitoyable dans les tranchées, l'irresponsabilité de l'état-major... Il faut dire que les intellectuels, la censure, l'église ou les journaux n'y vont pas de main morte pour cacher à l'arrière les réalités monstrueuses de la ligne de front : dans le journal *L'intransigeant* du 17 août 1914, on lit par exemple les lignes suivantes : "L'inefficacité des projectiles ennemis est l'objet de tous les commentaires. Les Schrapnells

éclatent mollement et tombent en pluie inoffensive. Quant aux balles allemandes, elles ne sont pas dangereuses, elles traversent les chairs de part en part sans faire aucune déchirure..."

Au fur et à mesure que la guerre s'allonge, que les poilus en permission racontent leur expérience des tranchées, le "bourrage de crâne" évolue et semble même s'atténuer. Pas suffisamment cependant pour empêcher *Le Canard enchaîné* d'organiser en 1917 un référendum pour désigner "le grand chef de la tribu des bourreurs de crâne". Et la censure, bourrage de crâne par le vide, règne en maîtresse sur la presse jusqu'à la fin de la guerre.

La presse, vecteur essentiel du bourrage de crâne pendant tout le conflit. Collection ville de Cherbourg/musée Thomas-Henry.



Cagna et gourbi

La cagna vient d'Indochine, le gourbi vient d'Afrique du Nord. Les deux termes désignent une habitation rudimentaire, et ce sont bien sûr les soldats coloniaux qui les ont importés dans les tranchées pour désigner les abris sommaires dans lesquels les poilus tentent de se reposer.

Caillebotis

C'est un assemblage de rondins, qui posé au fond de la tranchée, permet aux soldats d'échapper (momentanément) à l'eau stagnante et à la boue glissante.

Chair à canon

C'est pendant la Première Guerre mondiale que l'artillerie moderne a exprimé pour la première fois toute sa puissance de feu et sa capacité de destruction, devant lesquelles les soldats ne peuvent rien, et deviennent donc de **"la chair à canon"**.



Avec l'emploi massif de l'artillerie, le soldat devient de la chair à canon. Photo AFP.

Der des der

Quand la guerre se termine en novembre 1918, l'expression connaît un succès grandissant auprès de la population, qui n'aspire plus qu'à la paix et veut à tout prix éviter une nouvelle boucherie telle que celle qui vient de se dérouler pendant quatre ans : on espère donc que cette guerre aura été la **"der des der"**...

Embusqué

C'est la guerre qui permet à ce mot, ponctuellement utilisé avant 1914, d'intégrer largement le vocabulaire usuel des poilus et des civils. Le phénomène est tel qu'en 1915, est édité un **"Diplôme d'embusqué"**, qui définit ce dernier comme **"s'imposant constamment des privations pénibles, comme celle de se séparer de ses amis partant au front. Est toujours prêt à manifester bruyamment son patriotisme"**. Une Ligue nationale contre les embusqués est même créée en décembre 1915.

Il est vrai que si l'**"embuscage"** a toujours eu lieu, partout, de tous temps, et qu'il est aussi dans la nature humaine de trouver toujours plus embusqué que soi, l'**"embuscage"** est particulièrement haï pendant la Première Guerre mondiale, tant celle-ci est longue et difficile à supporter. D'autant plus que nombre de soldats sont partis au front en ayant dans les oreilles le mot d'ordre d'union sacrée : tout le monde est dans le même bain... sauf untel qui connaît tel député ou tel officier supérieur, et qui a joué de ses relations pour devenir chauffeur du général plutôt que de se retrouver en première ligne. L'évolution de la guerre crée aussi une nouvelle catégorie d'embusqués, puisque la guerre industrielle qui se fait jour a besoin de main-d'œuvre spécialisée pour construire des sous-marins, des avions, des chars : dès 1915, par l'intermédiaire de la loi Dalbiez, beaucoup d'ouvriers spécialisés vont ainsi être retirés du front pour aller exercer leurs talents dans les usines d'armement.

Ersatz

C'est un mot allemand qui signifie remplacement, succédané, substitution. Avec le blocus maritime mis en place par les marines alliées, l'Allemagne et ses alliés souffrent de problèmes de ravitaillement grandissants. Et pour pallier à la rarefaction, voire à la disparition de certains produits, on invente, on crée des **"ersatz"** : de la margarine à la place du beurre, du chocolat de synthèse... La France va aussi mettre en place à partir de 1916 une politique de rationnement, et les Français utiliseront également le mot ersatz à partir de ce moment.

Front

C'est la première fois dans l'histoire militaire que deux armées se font face sur des centaines de kilomètres pendant des mois, sans que les positions de l'une ou de l'autre évoluent beaucoup : c'est le front.

Garance et bleu horizon

Garance, c'est la belle couleur rouge du pantalon que les soldats français portent traditionnellement depuis 1835 ! Juste avant 1914, quelques observateurs ont eu beau faire remarquer que dans les autres armées modernes, on avait déjà adopté un gris verdâtre moins voyant, on a mis en avant l'argument imparable que le rouge garance représentait la France... Les premières semaines d'août 14 et les hécatombes provoquées par les mitrailleuses allemandes dans les forêts de pantalons garance, vont entraîner une salutaire remise en cause de ce symbole couleur de sang.

À partir de 1915, c'est le bleu horizon qui devient la couleur dominante des uniformes de l'armée française.



Le pantalon garance, symbole de la France. Collection privée.

Jus

Le café des poilus.

Munitionnettes

Survnom donné aux femmes embauchées dans les usines de guerre.

No man's land (Niemandslan en allemand)

Littéralement, c'est **"la terre sans homme"**, et cela désigne effectivement cet espace plus ou moins grand qui sépare les deux lignes de tranchées adverses, et dans lequel aucun homme ne peut faire un pas sans s'exposer à une riposte quasi immédiate. Le jour, on ne s'y hasarde donc pas (à moins d'un ordre d'attaque venant d'en haut), mais la nuit, on peut éventuellement s'y aventurer pour récupérer un camarade blessé, tenter un coup de main contre la tranchée ennemie... ou détrousser les cadavres. Pour parler du no man's land, les Français utilisent le mot **"bled"**, d'origine arabe, et qui signifie la campagne.

"On les aura !"

Ce **"slogan"** figure dans l'ordre général N° 94 de la 2^e armée du 10 avril 1916. Il est signé de Pétain et encourage les soldats français à résister à Verdun. Depuis, la formule a été reprise et mise à toutes les sauces.

Perlot

Ou encore **"trèfle"** ou **"gros-cul"**. C'est le tabac à fumer du poilu.

Poilu

Dès le XIX^e siècle, le terme **"poilu"** désigne un soldat courageux, et en aucun cas un militaire chevelu et barbu.

Profiteur

Première guerre moderne et mécanisée, la Première Guerre mondiale a un besoin sans cesse grandissant d'armes, d'obus, d'avions, de chars. Autant d'équipements fournis par une industrie presque exclusivement consacrée à l'effort de guerre. Certains industriels - grands et petits - tirent profit sans vergogne de ces énormes marchés pour bâtir en quelques mois des fortunes scandaleuses. Ce sont les **"profiteurs"**.

Pupille de la Nation

Plus d'un million d'orphelins en France après la guerre. C'est une loi votée le 27 juillet 1917 qui institue l'adoption générale par la nation des orphelins ayant eu un parent mort à cause de la guerre.

Totos

Les poux !

Tranchées

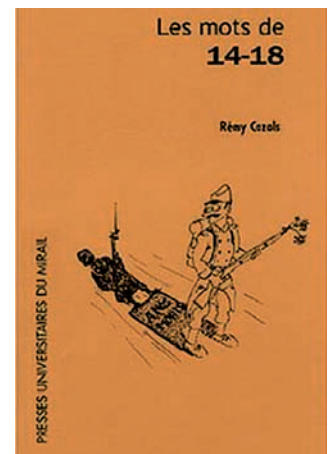
C'est sûrement le mot qui symbolise le plus la Première Guerre mondiale, essentiellement une guerre de position. Les soldats y survivent, et n'ont qu'une seule envie, c'est d'en sortir pour retourner au calme, à l'arrière.

Verdun

C'est LA Bataille de la Première Guerre mondiale, surtout côté Français (pour les Anglais, c'est la Somme). Dix mois de bataille, 60 millions d'obus tirés, plus de 700 000 morts dans les deux camps... : un enfer. Verdun est le symbole à la fois de la souffrance, de la ténacité, de l'héroïsme des poilus (et de leurs adversaires allemands), en même temps que la marque de l'inconscience sanguinaire et obstinée des états-majors. Les deux tiers de l'armée française de l'époque y ont passé quelques jours, parfois plus, dans un tourniquet hallucinant. Et c'est ce souvenir atroce partagé par un grand nombre de poilus qui va faire de Verdun, dès la fin de la Bataille (et encore aujourd'hui), un lieu de mémoire presque au-dessus des autres. Quand on dit d'un paysage qu'il ressemble à Verdun, on a tout dit...

Pour en savoir plus

- *Les mots de 14-18*/ Rémy Cazals. Presses universitaires du Mirail, Toulouse, 2003. 10 euros.



Historien spécialiste de la Première Guerre mondiale, Rémy Cazals a regroupé une centaine de mots et d'expressions utilisés dans le contexte de 14-18 : la fleur au fusil, diktat, crapouillot...

Mais il étudie aussi des notions importantes, telles que l'émancipation féminine, le pacifisme ou la haine. Le tout le plus souvent éclairé par des citations et des extraits de textes de l'époque. Un petit livre vivifiant...

Un poilu c'est avant tout un soldat courageux. Collection privée.

